

Ce cinéma partiellement méconnu méritait que l'on y consacre plus d'un livre. Toutefois, le problème réside dans la possibilité de le rendre abordable. Force est de constater qu'il s'adresse plutôt à un public déjà informé car il suppose que le lecteur puisse situer films et auteurs évoqués dans cette succession de textes, sous peine de se perdre dans des considérations un peu abstraites. Le lecteur appréciera l'érudition. Il risque cependant de nourrir quelques frustrations parce que les films cités et les auteurs cités sont nombreux, mais certains s'avèrent difficilement accessibles.

Stéphane Olivesi

Université Lyon 2

stephane.olivesi@univ-lyon2.fr

### Culture, esthétique, littérature, musique

**Vahram ALTOUNIAN, Janine ALTOUNIAN, *Mémoires du génocide arménien. Héritage traumatique et travail analytique.***

Paris, Presses universitaires de France, 2009, 208 p.

Ce livre est co-signé par une vivante et un mort, Janine Altounian et son père Vahram Altounian. Auprès de ce duo, d'autres voix sont convoquées : Krikor Beledian (écrivain, traducteur et maître de conférences à l'Inalco), Jean-François Chiantaretto (psychanalyste, professeur à l'université Paris 13), Régine Waintrater (psychanalyste, maître de conférences à l'université Paris 7-Diderot), Manuela Fraire (psychanalyste), Yolanda Gampel (psychanalyste, professeur à l'université de Tel Aviv), René Kaës (psychanalyste, professeur émérite à l'université Louis-Lumière Lyon 2). Au cœur de l'ouvrage, la reproduction, d'une grande beauté plastique, sur papier glacé, d'un objet donné avant tout à voir dans sa matérialité : un manuscrit rédigé en alphabet arménien transcrivant la langue turque. Les ratures y sont rares, la calligraphie est régulière et mouvementée à la fois, plus proche du dessin que du mot pour un lecteur français. Il s'agit du journal de déportation d'un adolescent qui, lors des faits dont il rend compte (le génocide des Arméniens par les Turcs en 1915), avait environ 14 ans, qui a vécu les marches interminables dans les déserts d'Anatolie, a vu son père mourir sous ses yeux et a dû être séparé de sa mère pour survivre. Le manuscrit s'intitule sobrement : « 10 août 1915, mercredi : tout ce que j'ai enduré, des années 1915 à 1919 ». Ce journal est à l'origine du livre « polyphonique » que sont ces Mémoires du génocide arménien.

L'ouvrage offre différentes approches, complémentaires, de ce manuscrit qui fait l'effet d'une relique. Il garde la trace d'un geste, non seulement abstrait – celui de témoigner – mais physique. Cet adolescent, dont tous les gestes avaient été consacrés à la survie lors de la déportation, et qui se remémore encore adulte ceux que faisaient sa mère pour confectionner des pains en ces temps de famine, fabrique une trace de ce qui était voué à ne laisser, dans le projet génocidaire, aucune trace. L'ouvrage, et c'est là l'un de ses principaux intérêts, considère en effet ce témoignage tout autant comme un texte à commenter que comme un objet précieux, dont il est comme le sertissage. Nous apprenons que, pendant longtemps, Janine Altounian n'a pas connu l'existence de ce carnet (où était-il caché, conservé ? nous ne le savons pas). Ce n'est que presque dix ans après la mort de son père qu'elle peut « affronter » cet « objet redoutable », ce « legs explosif » et le faire traduire. Le texte de Vahram Altounian est publié en français pour la première fois en 1982 dans la revue *Les Temps modernes*. Il est ensuite reproduit en 1990 dans un essai de Janine Altounian : *Ouvrez-moi seulement les chemins d'Arménie. Un génocide aux déserts de l'inconscient* (Paris, Éd. Les Belles Lettres). Enfin, dans cette présente édition, presque trente ans donc après sa première parution.

Cette perpétuelle reprise dit combien ce texte « résiste » et insiste. Il résiste avant tout par la façon qu'il a d'évoquer, dans une langue pauvre, laconique, où tous les affects sont comme gelés, des événements d'une inconcevable brutalité : déportation forcée, pillage des déportés, atteinte aux liens de filiation (on humilie un père ou une mère devant leurs enfants), mépris des rites qui spécifient l'humanité (enterrer ses morts, ne pas les laisser livrés à la dévoration des chiens). Ce qui fait la force troublante du texte de Vahram Altounian, c'est précisément le refus de tout pathétique, comme si, dans le dénuement extrême et le souci de la survie, l'appel à la compassion n'avait plus lieu d'être. L'expression « À quoi bon ? » est ici récurrente.

Face à l'effet de sidération que produit ce texte glaçant, les auteurs inventent des approches qui permettent de l'accueillir, de ne pas le laisser en suspens. La question est ainsi posée du destinataire de ce texte, rédigé dans la solitude. Vahram Altounian a sans doute pensé, lorsqu'il écrivait ce témoignage, informer ses frères, immigrés en France pendant les événements. Il est également possible de le lire comme un ouvrage destiné à ses descendants, une forme de testament, où cet artisan « humble de la

survie » (Régine Waintrater, p. 161) transmettrait non des biens mais un sens de la nécessité, d'où naîtrait un savoir-faire.

« Héritière » de ce génocide, Janine Altounian porte, presque comme un enfant, le manuscrit de son père et mobilise (comme elle le fait dans tous ses livres) des voix, des pensées, qui peuvent donner résonance à la douleur de ce qui s'est passé là. Ainsi pouvons-nous suivre, grâce à un appareil critique minutieux de Krikor Beledian accompagnant le texte de Vahram Altounian, l'odyssée négative de cet adolescent. Nous pouvons également lire le récit de l'élaboration de ce texte dans le psychisme de sa descendante, dont la temporalité conduit ultimement à ce terme : « Maintenant que tout le monde [les survivants du génocide] est mort » (p. 131). Surtout, les auteurs insistent sur l'importance de l'étalement psychique, non seulement de la traduction du texte paternel (du turc en français, langue du pays d'accueil), mais aussi, par-delà l'acte de piété que constitue sa publication, sur le passage d'une mémoire individuelle à une mémoire collective, celle notamment de tous les orphelins de l'Histoire. « Les ancêtres assassinés, écrit Janine Altounian, ne disposent que de la bouche des vivants pour témoigner de ce qu'ils ont vécu. Les vivants n'existent que par leur fidélité aux ancêtres assassinés qu'ils portent en eux ».

**Carine Trevisan**

CERILAC, université Paris 7-Diderot  
carine.trevisan@univ-paris-diderot.fr

**Violaine APPEL, Cécile BANDO, Hélène BOULANGER, Gaëlle CRENN, Valérie CROISSANT, Bénédicte TOULLEC, dirs, *La mise en culture des territoires. Nouvelles formes de culture événementielle et initiatives des collectivités locales.***

Nancy, Presse universitaires de Nancy, 2008, 275 p.

Cet ouvrage collectif confronte différents événements culturels portés par les collectivités territoriales. Son objectif est d'appréhender un phénomène politique, culturel et communicationnel qui, aujourd'hui, revêt une importance majeure dans les politiques locales. Les initiatives en la matière s'accompagnent souvent de justifications sur l'importance qu'il y a de redécouvrir et se réapproprier des territoires injustement disqualifiés et dont on cherche à améliorer l'image (Gravari-Barbas M., Violier P., *Lieux de culture, culture des lieux. production(s) culturelle(s) local(s) et émergence des lieux : dynamiques, acteurs, enjeux*, Rennes, Presse universitaires de Rennes, 2003).

Dans la première partie – « Construction des identités et mise en image des territoires » –, les auteurs éclairent le processus territorial de reconnaissance par des groupes à partir des expériences culturelles auxquelles ils sont invités à participer. Ainsi Laurent Béru (pp. 41-52) met-il en lumière le double processus d'assignation d'un genre musical – le rap – à un territoire (la banlieue), et la promotion de manifestations autour de cette pratique. Il étudie le dépassement des stéréotypes qui s'opère via les politiques conduites et qui constitue une opportunité pour la légitimer. En effet, dans la cité populaire, le nombre de groupes de hip hop étant non négligeable, les responsables municipaux des secteurs ayant en charge la culture encouragent les initiatives de jeunes artistes amateurs du mouvement officiellement englobé sous l'expression « cultures urbaines » (p. 50).

Concernant un autre type de manifestation, Rachel Jacopin, Jean-Pierre Husson et Marc Benoit (pp. 53-63) rendent compte des transformations du regard porté sur un territoire, à l'occasion d'une fête du paysage organisée dans l'ouest vosgien rural. Dans cette action de développement d'un territoire stigmatisé par sa faible densité, l'implication des publics génère l'émergence de nouvelles revendications, telles la patrimonialisation et la qualité de vie. Sont évoquées les retombées servant à évaluer la mobilisation des forces locales et son impact sur le projet politique d'aménagement. Est également étudié l'enseignement que l'on peut tirer d'une manifestation de ce type. Trois logiques sont mises en évidence (p. 54) : l'appropriation de l'espace par la reconnaissance de paysages agrestes ; la recherche de consensus ; l'émergence d'une nouvelle territorialisation portée par le développement local. Concernant un environnement proche, Sévrine Langneaux (pp. 65-74) détaille les perceptions contrastées que différents publics associent aux fêtes rurales, confrontant des images opposées de l'euroanéité et de la romanité. Le spectacle folklorique se présente comme un trait culturel national et induit des émotions collectives médiatisant la relation à l'altérité. Ici, la culture affiche deux fonctions conjointes : affirmer les spécificités irréductibles à chaque peuple ; tendre à l'universalisme par le mimétisme. Ainsi la localité apparaît-elle comme étant une réponse à la corrosion d'un contexte mondialisant ; elle est composée d'un ensemble de sentiments permettant de faire face aux transformations des formes sociales (p. 72).

Changement de cadre avec Emmanuel Da Silva (pp. 75-83) qui rend compte de la constitution d'un